

REVUE DE PRESSE

La Fille près du feu, Tiphaine Le Gall



la manufacture de livres

Avec son nouveau roman *La fille près du feu*, Tiphaine Le Gall sonde l'âme de son double sans retenue

La fille près du feu, aux éditions de la Manufacture de livres, est le troisième roman de Tiphaine Le Gall, également enseignante à Brest. Un roman profond à découvrir.



Un public chaleureux pour accueillir le nouveau roman de Tiphaine Le Gall. | OUEST-FRANCE

Anatomie de ruptures conviendrait assez bien aux 379 pages du nouveau roman de Tiphaine Le Gall, tant elle y dissèque tous les mécanismes qui y conduisent. Rupture avec son moi profond, avec son compagnon, avec son amant. Seul demeure le lien indéfectible qui unit l'autrice narratrice à ses enfants.

La fille près du feu s'appelle Tiphaine Le Gall. Un roman en forme d'autofiction aussi intime, c'est gonflé. Mais avec elle, on passe vite de l'intime à l'universel. Et nombreux sont les moments où le lecteur peut se reconnaître, s'approprier la situation, se donner l'occasion d'être honnête avec son vécu. Nombreuses sont les analyses qui torturent les notions de mensonge, de désir, d'amour ou de dégoût pour atteindre l'essentiel, « **la substantifique moelle** ».

Une véritable respiration

On aime ces phrases courtes et fluides qui donnent à l'ensemble une véritable respiration. On se retrouve parfois en apnée, tant la douleur peut broyer. On reprend son souffle pour mieux poursuivre ou avancer une fois encore au bord du précipice. Les brefs chapitres aux titres qui reviennent comme des mantras participent également à rendre la sentence implacable. Pilgrim soul en fait partie. Tout avait commencé par un vers du poète William Butler Yeats, « **But one man loved the pilgrim soul in soul** », que l'autrice traduit par « **Mais un seul homme aime l'âme du pèlerin en toi** » et qui « **revient sans que je le convoque, animal indocile et têtu** », écrit-elle. Exister dans le regard de l'autre... Vaste réflexion.

Plus largement, Tiphaine Le Gall pose la question de l'écriture. « **Dès lors, ça devient un devoir : écrire absolument librement. Même si, pour cela, je dois encore franchir des frontières intérieures...** » Le pacte ultime avec soi-même. Mais aussi entre l'écrivain et le lecteur. Voilà un texte dont on ne sort pas indemne, qui nous imprègne de sa force.

Jeudi 3 octobre, à 18 h, rencontre à la librairie Dialogues à Brest.

Alors que sa vie vole en éclats, Tiphaine Le Gall sonde sa soif irrésistible d’absolu dans *La Fille près du feu*, autofiction au scalpel

LE PRINCIPE D’INCOMPLÉTUDE

ANNE PITTELOUD

Autofiction ► Ils forment un couple uni, harmonieux. Lui, Johan, rénove peu à peu la maison qu’ils ont achetée à Brest; elle, la narratrice de *La Fille près du feu*, enseigne le français. Mais quel manque l’habite au point qu’elle se lance à corps perdu dans l’exigeant parcours de l’agrégation alors que le cadet de leurs deux enfants a tout juste 3 ans? Et quel désir inassouvi, pour commencer une relation clandestine avec Antoine, lui aussi marié et père de famille?

«Lorsque je n’écrivais pas, j’étais comme en retrait de la vie»

Tiphaine Le Gall



L’écrivaine française explore les liens entre le désir et l’écriture.

GILLES AVRINE

La vie dans le mensonge est impossible. Et cette impossibilité-là a duré deux ans, au terme desquels la cellule familiale a volé en éclats. Dans son troisième livre, Tiphaine Le Gall tente de décrypter par l’écriture comment, et pourquoi, elle a détruit son couple à cause de son désir pour un homme lettré, comme elle, mais qui se révèle égoïste, vaniteux, et qu’elle finira par quitter.

Plus directement autofictif que *Le Principe de réalité ouzbek* (2022), où certains motifs apparaissent déjà sous le masque de la fiction, *La Fille près du feu* est lui aussi publié à La Manufacture de livres, éditeur français plutôt connoté roman noir et social. Les deux titres creusent une veine intimiste grâce à l’outil d’une langue précise et puisante, une écriture-scalpel qui

n’hésite pas à sonder les tabous et les questionnements les plus vertigineux avec un courage jamais impudique.

La fille près du feu? C’est la jeune femme que rien ne réchauffe, qui s’est effondrée à 17 ans, emmurée en elle-même et dans le temps englué d’un hôpital psychiatrique. Ce froid est celui de la mort, d’un vide existentiel, faille première à laquelle l’autrice revient sans cesse, noir secret qui continue d’irradier en elle et détermine inconsciemment ses choix. Au sortir de l’hô-

pital, elle se découvrirait aimable et désirable dans les yeux de Johan. Quelques années plus tard, sa vie de famille ne suffit pas. «Une ardeur pousse en moi, que je ne sais ni définir ni nommer, mais qui a besoin de naître, et est empêchée», écrit-elle. «La vie est tendue vers son néant.»

Le récit est divisé en courts chapitres qui déjouent toute chronologie: ce désordre reflète les strates de temps coexistant en nous à chaque instant, mais aussi le morcellement de soi qu’induit ce quotidien aux fon-

dations dynamitées par le mensonge. Les chapitres portent les mêmes intitulés qui alternent et reviennent en une boucle obsédante, inlassable toupie de questions sans réponses, spirale vers le gouffre: «Rupture», «Mensonge», «Johan», «Pilgrim soul».

Loup plutôt que chien

«Pilgrim soul» vient d’un vers de William Butler Yeats, *But one man loved the pilgrim soul in you*, dont le poème cité en exergue est traduit par l’autrice: il ne faut pas traduire par «âme vagabonde», s’insurge-t-elle, «le pilgrim n’est pas celui qui erre, mais justement celui qui progresse dans l’égarement, obéissant à un impératif supérieur auquel il se remet, perdant peut-être tout *sauf* la nécessité de son entreprise. Le pèlerin, c’est celui qui s’accomplit dans le chemin.» Ce chemin, le sien, Tiphaine Le Gall le raconte en lectrice d’elle-même avec cette même attention aux mots, cette haute exigence de clarté.

Aussi, peu importe qu’au terme de sa quête, elle aura tout perdu. Le désir qui la porte, irrésistible, est la coda d’un éloignement progressif, de déceptions informulées. Mais il est surtout l’expression de «l’appétit féroce de la vie». Cette faim est celle d’être pleinement soi, d’être loup plutôt que chien, quitte à payer cher cette liberté. Celle-ci n’est pas négociable, existentielle: elle a partie liée avec l’écriture. Avoir des enfants, c’était trouver un axe, ne pas dériver, comprendre la narratrice. Mais «lorsque je n’écrivais pas, j’étais comme en retrait de la vie». Ecrire donne du sens, «c’est tout ce qui pourrait me donner le sentiment de faire quelque chose qui est moi».

La Fille près du feu dit aussi que rien n’est clos: écrire est une entreprise infinie, c’est un outil qui questionne et crée dans le même mouvement sa réalité. Tiphaine Le Gall affirme au fond, dans ce très beau texte, une éthique du soi, de sa liberté et de sa solitude. I

Tiphaine Le Gall, *La Fille près du feu*, La Manufacture de livres, 2024, 379 pp.

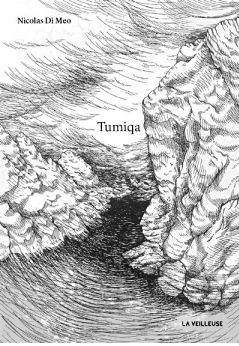
POÉSIE

EMPREINTES FÊTE SES 40 ANS

Edition ► Créées par le poète François Rossel en 1984, les Editions Empreintes fêtent leurs 40 ans du 4 au 6 octobre à Chavannes-près-Renens. L’occasion de découvrir un catalogue de plus de 200 titres, principalement d’auteur·trices suisses francophones: Alexandre Voisard, Pierre-Alain Tâche, François Debluë, José-Flore Tappy ou Sylviane Dupuis y côtoient des plumes de la relève comme Olivier Vonlanthen, Matthieu Corpataux ou Thierry Raboud. Vendredi 4 octobre, *Terres déclinées* de ce dernier, poème gravé sur linoléum par Valérie Losa, sera présenté lors du vernissage de l’exposition d’Empreintes, «Poésie & portrait», qui présente des photos de Pierre-Antoine Grisoni (18h). Samedi 5 à 20h, quarante ans de passion poétique seront mis en lecture par des élèves du Gymnase du Bugnon. Les Editions Empreintes ont été codirigées par les poètes Alain RoCHAT et François Rossel jusqu’au décès de ce dernier en 2015. Olivier Beetschen a alors repris le flambeau aux côtés d’Alain RoCHAT. Tous deux liront lors de la journée de dimanche 6, à 17h, ainsi que Silvia Härrî, Alexandre Voisard, Jérôme Meizoz et Laurence Verrey, le tout en dialogue improvisé avec le trio de jazz de Jérôme Berney. **APD**

Ve 4, sa 5 et di 6 octobre à Pont 12, rue Centrale 15, Chavannes-près-Renens. Expo visible les sa et di dès 11h; apéritif de clôture di 6 à 18h. www.empreintes.ch

A propos des traces



Récit ► Le blanc immaculé de la banquise peut parfois se rapprocher de l’état de sidération, de la dissociation qui suit les grands chocs. Auteur et artiste fribourgeois, Nicolas Di Meo passe trois semaines sur la côte ouest du Groenland en mars 2023. Avec quelques compagnons artistes, il partage un voyage immobile à bord d’un bateau pris dans les glaces. Un monde fait de froid intense, d’inconfort, de mots et de paysages neufs, d’inconnu.

Tumiqua décrit et décrypte cet univers sous plusieurs aspects: l’histoire, les territoires et les légendes, pour lesquelles l’auteur avoue une tendresse particulière. Les expériences sensorielles font partie intégrante du tableau qu’il dresse, avec poésie: «Parfois je rêve d’entendre le rugissement des vagues, mais seuls le vent et la banquise me parlent imperceptiblement.»

Au milieu de ce blanc et de ce froid assourdissants, Nicolas Di Meo tisse des liens avec son passé. Peu à peu, il écrit l’indicible, le très douloureux, les cicatrices se dessinent, comme si la distance et la blancheur qui l’entourent formaient l’écran laiteux lui permettant de projeter ses souvenirs. Comme un sas qui contient et souligne, protège et redonne vie.

Lorsqu’il part pêcher sur la banquise, l’auteur évoque son père, aimant et proche, le compagnon de tant d’aventures, ce fantôme qui ne le quitte pas. Un mot de la langue inuit lui sert à donner vie à sa mère, *qivitoq*. Si brave, si digne, elle a sombré dans la folie après la mort du père. «Dans la croyance inuite, les *qivitoqs* sont d’anciens humains. Ce sont des êtres qui ont été obligés de quitter la société des hommes pour se réfugier dans la nature, le plus souvent à cause d’un désespoir amoureux. (...) Ils vivent seuls, hantés par leur passé, totalement isolés.»

Dans cet univers gelé, Nicolas Di Meo trouve un appui qui lui permet de laisser fondre en lui amertume, angoisse, regrets. Et de faire la place au deuil. **ISABELLE CARCELES**
Nicolas Di Meo, *Tumiqua*, Ed. La Veilleuse, 2024, 155 pp.

Un renard surgit et la vie brille

Roman ► Installée depuis plus de cinquante ans dans la forêt des Vosges, Claudie Hunzinger fabrique ses livres comme des affûts, des postes de guet invitant à l’observation patiente et amoureuse de ce qui surgit. Zygène, cerf, lièvre, colombe, fourmis, abeille grise: l’œuvre de l’écrivaine française âgée de 84 ans (une douzaine de romans) est une arche de Noé accueillant la variété du vivant, moins par manie de classement que par goût de l’épiphanie. L’apparition d’un renard dans son dernier ouvrage, *Il neige sur le pianiste*, suffit ainsi à «faire briller la vie», à imaginer autour de la bâtisse un cercle magique protecteur, comme dans un conte. Sans chercher à l’apprivoiser, la narratrice va d’abord soigner son œil malade, puis guetter, allongée sur le tapis, ses furtives approches avant de lui concocter de menus festins dans un service à vaisselle digne de la cour de Marie-Antoinette.

A cette étrange histoire d’amour s’entremêle le carnet de bord d’un compagnonnage avec un mystérieux interprète de Bach, artiste en exil venu en visite un peu par hasard, et que la neige



qui tombe de manière ininterrompue empêche de repartir. Une aubaine pour la narratrice qui rêvait depuis toujours de séquestrer un pianiste! Le voici qui arpente de son toucher de velours les notes d’un Steinway dans le grenier aménagé, emplissant l’espace de la lecture d’échos du *Clavier bien tempéré*. Un dialogue tenu se noue entre l’habitante et son hôte, une coprésence dans la musique et le silence où résonnent des sensations perdues, des

désirs enfouis, où miroitent aussi les couleurs de l’enfance (bleu-jacinthe, jaune-trompette), une certaine jubilation à se tenir «au bord du chaos qu’est notre monde». Car la forêt est aussi le lieu de l’élagage, du bruit des machines et du saccage.

L’écriture de Claudie Hunzinger est à l’image de ce surgissement animal dans la solitude et le grand âge: elle louvoie, gambade, sautille dans les herbes folles d’une prose de l’étincelle et du scintillement. Comme si, sous les mots, se devinait une clarté. **MAXIME MAILLARD**

Claudie Hunzinger, *Il neige sur le pianiste*, Editions Grasset, 2024, 224 pp.

Errances et résistances

Roman ► Au restaurant avec un ami, Robert sort pour aller chercher son téléphone oublié dans sa voiture, mais ne reviendra pas: il passe la nuit avec une inconnue aperçue dans un bar, Camille. Elle doit se rendre dans le Sud de la France pour une saison en tant que maître nageur, il décide de tout quitter pour partir avec elle. Bernard Comment signe un roman de l’errance doucement mélancolique sur fond de dystopie, où la fuite semble la meilleure des réponses à un monde invivable, où l’amour s’avère la plus libre des subversions.

L’auteur suisse établi à Paris situe son intrigue dans un futur proche (comme dans son précédent roman, *Neptune Avenue*) où l’extrême droite aurait gagné. Les frontières de l’Europe se referment, les migrants sont traqués dans toute la France, il faut prouver qu’on est «de souche» sur plusieurs générations. *La Ferme du Paradis* emprunte son titre à un lieu-dit à deux pas de la frontière jurassienne: une ferme côté suisse – proche de celle du Purgatoire – qui tient lieu de refuge.

Si son nom pourrait être une métaphore de la Suisse quand elle était terre d’accueil, le lieu est bien réel et permet à l’auteur, né à Porrentruy en 1960, de revenir sur l’histoire de sa région, l’Ajoie, au fil de quatre chapitres en italiques ponctuant

le récit. Intitulés «L’étranger est une occasion (proverbe suisse)», ils suivent les trajectoires de la lignée des Bloch-Laroche, ancêtres de Robert, par-delà cette limite imaginaire qu’est toujours une frontière: Bernard Comment retrace ainsi l’exil suisse des Huguenots, des républicains de 1848, de l’armée des Bourbakis et de soldats en déroute à l’été 1940. Si l’arrière-plan de violence xénophobe reste flou, il entre ainsi en résonance avec l’intimité des protagonistes. Robert jongle avec les passeports et les identités, perd ses repères – mais son errance est choisie et il a de l’argent. Camille, mystérieuse, passe des heures enfermée dans sa chambre à faire des recherches sur internet, tous deux étrangers l’un à l’autre dans ce récit flottant où la résistance est passive et la disparition fait office de rébellion. Jusqu’à ce que Robert prenne le risque de la réalité...

Egalement directeur de la belle collection Fiction & Cie au Seuil, Bernard Comment sera à Genève ce samedi, invité à Poésie en Ville autour de ce dernier roman et des 50 ans de la collection. **APD**

Bernard Comment, *La Ferme du Paradis*, Ed. Albin Michel, 2024, 262 pp.
Rencontres sa 28 septembre aux Bains des Pâquis, voir poesie-en-ville.ch

BRETONS

Edition : **Octobre 2024 P.10**
 Famille du média : **Médias régionaux**
 (hors PQR)
 Périodicité : **Mensuelle**
 Audience : **90000**



Journaliste : -
 Nombre de mots : **361**

BRÈVES

Les auteurs bretons de la rentrée littéraire

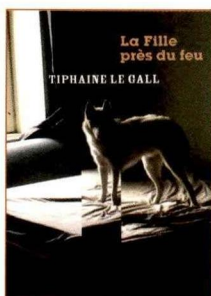


En juin, le Syndicat de la librairie française a appelé les éditeurs à “une baisse drastique” du nombre de sorties. Ce repli paraît désormais enclenché, quoiqu’il semble très lent. Ainsi, le chiffre officiel du nombre de romans parus pour cette rentrée littéraire 2024 est de 459. C’est le total le plus faible du 21^e siècle. Celui-ci était de 490 en 2022 et de 466 l’an passé.

Parmi les premières listes de livres mis en avant pour les futurs prix littéraires figurent ceux de quelques Bretons. D’adoption pour Alice Zeniter, installée depuis huit ans dans les Côtes-d’Armor, pour *Frapper l’épopée* (Flammarion), ou de naissance comme Marie Vingtras pour *Les Âmes féroces* (Éditions de l’Olivier). De son vrai nom Caroline Rémy, elle a choisi comme nom d’auteure Vingtras qui était le pseudonyme d’une autre Caroline Rémy (1855-1929), journaliste et écrivaine française. Cette Rennaise s’était déjà fait remarquer pour son premier roman, *Blizzard*. Autre Rennaise dont le nom est cité assez régulièrement, Lucile de Pesloüan, pour *Tout brûler* (La Ville brûle), un roman sur les abus sexuels subis par l’héroïne dans sa famille.

D’autres livres sont aussi couverts d’éloges par des libraires et des clubs de lecteurs, comme *La Fille près du feu* (La Manufacture de livres) de la Brestoise Tiphaine Le Gall ou *La Vie des spectres* (Le Cherche Midi) du Nantais Patrice Jean. D’autres sont très attendus car leurs auteurs sont confirmés, comme le nouveau livre de Frédéric Paulin, *Nul ennemi comme un frère* (Agullo Éditions), qui retrace les premières années de la guerre civile au Liban et les implications troubles de la France, ou encore le quarante-cinquième livre de Yann Queffelec, *La Méduse noire* (Calmann-Lévy), qui raconte le retour difficile au pays après la guerre d’Algérie, et également *Jour de ressac* (Verticales), de Maylis de Kerangal, un roman noir qui se passe au Havre. Et aussi : *Huitième section* (Série noire Gallimard) de Marc Trévidic, *Coliseum* (Série noire Gallimard) de Thomas Bronnec, *Magali* (Robert Laffont) de Caryl Ferey, *La Couronne du serpent* (L’Observatoire) de Guillaume Perilhou ou *Un jardin pour royaume* (Les Presses de la Cité) de Gwenaële Robert.

Le feu du désir ?



Un récit autobiographique comme psychothérapie ? Certes, mais pas que... Tiphaine est fragile. À 17 ans, elle est hospitalisée en psychiatrie : elle ne se sent bien que près du feu. Autrement,

elle ne sent pas son corps. Plus tard, alors qu'elle paraît bien installée dans la vie, amoureuse de Johan, elle le trompe avec Antoine. Alors commence un chassé-croisé entre ces deux hommes. Prise tour à tour dans les rets de l'un et de l'autre, Tiphaine mue ce qui pourrait n'être qu'une romance en véritable œuvre littéraire, alternant les chapitres qui reviennent comme un psittacisme. Johan, rupture, men-

songe. Car elle est le jouet de désirs qui la dépassent et peu à peu détruisent sa vie. Narré d'une belle écriture souple, le roman de Tiphaine nous promet une écrivaine dont nous attendons avec impatience les ouvrages à venir... > [KT](#)

La Fille près du feu

| Tiphaine Le Gall | La [Manufacture](#) de livres, 380 p., 18,90 €